



Trains étroitement surveillés

Tchécoslovaquie • 90 mn • 1966 • N&B • VOSTF • VERSION RESTAURÉE
OSCAR DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER 1968

Miloš travaille dans une petite gare tchèque pendant la Seconde Guerre mondiale. Tourmenté par sa timidité, il n'arrive pas à embrasser la jolie contrôleuse qui pourtant s'offre à lui. Devant cet échec, désespéré de ne pouvoir prouver sa virilité, il tente de se suicider. Une jeune femme issue de la Résistance va tenter de lui faire surmonter ses craintes.

Premier film de Menzel à 28 ans, succès international, Oscar du meilleur film étranger : coup d'essai (après plusieurs courts-métrages tout de même) et coup de maître ! Première adaptation du roman de l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal (5 suivront), ce film majeur de la cinématographie tchèque reflète le talent et l'insolente liberté de ces jeunes créateurs qui incarnèrent le printemps de Prague : Miloš Forman, Věra Chytilová, Ivan Passer et Jiří Menzel. Cette œuvre tragi-comique inclassable est un cocktail burlesque et détonnant où se mêlent Histoire et intimité, parabole sur la psychologie adolescente et illustration de la résistance à l'oppression. Cette critique implicite du réalisme socialiste et de ses effigies héroïques, ridiculisées mais filmées avec tendresse, est un subtil portrait de la jeunesse. Un chef-d'œuvre !

« Extraordinaire Jiří Menzel ! À coup de grosses gaillardises (mais si humaines...) et de notations d'une infinie délicatesse, dosant la tendresse et l'ironie, humoriste jusqu'au bout du cœur, il réduit la grande Histoire à la modeste proportion de ses ridicules, quitte, en homme sans illusion, à la faire se venger, à la fin, des petits bonheurs des hommes et du mépris qu'ils lui témoignaient, en l'oubliant. Voulez-vous mon avis ? Grave et drôle, intelligent et décontracté, ce « petit » film est du grand cinéma. »
LA CROIX, Thierry Rabine, 27 sept. 1967

« Entre la description mi-attendrie, mi-satirique de la bureaucratie des chemins de fer tchèques (Kafka), l'histoire de Résistance avec puceau, l'érotisme vécu dans le quotidien, sans stars ni Tarzans, mais sans ricanements ni misérabilisme (et c'est la différence avec l'archi-grande majorité des films d'adolescence, tchèques y compris), les « moments où il ne se passe rien », pauses intimistes (*Eclairage intime*) voire même les citations ferroviaires admiratives (*Le Mécano de la Générale*), il y a dans le film de Jiří Menzel suffisamment de choses pour qu'on le mette à un rang très élevé : pour ma part, je trouve que c'est, avec *Les Diamants de la nuit*, le seul cas où l'on ne peut plus dire « oui, c'est très bien, pour un petit cinéma, de produire des films aussi bons », où il s'agit, tout bonnement, d'un des meilleurs films produits par le cinéma mondial cette année.

En effet, bien au-delà de la « farce » gauloise que certains y ont vue, c'est toute une parabole sur la sexualité adolescente, toute une étude sensible et juste sur ce personnage qui tend à devenir à peu près universel, et qui, le film le souligne, risque de le rester quelque temps au moins même après la disparition des tabous sociaux (en fait de tabous sociaux, Miloš n'en subit pratiquement aucun d'évident, tout le monde s'ingénie au contraire à lui faciliter la chose). (...) C'est aussi une description de la puissance de l'imagination ; c'est elle qui entrave Miloš, et le conseil du médecin a beau être stupide, c'est bien quand il l'appliquera que ça marchera (« À quoi tu penses, mon petit dit à peu près la dame devenue tendre. – Au football », répond Miloš, angoissé. Et tout va bien.) Notons aussi, avec un critique tchèque perspicace, l'interrogatoire de la petite télégraphiste par la commission disciplinaire : « Ces photos représentent bien, euh, vos cuisses, mademoiselle ? » - et la jeune fille revendique son acte avec verve et enthousiasme, en rajoute même par rapport à la scène primitive que nous avons vue sur l'écran, tant la fierté en ce moment l'embellit. Il y a encore, à propos de cet érotisme familial, beaucoup à dire (...), il y a les évocations graphiques d'une transparence qui n'est même plus allusive, comme l'image de la femme du chef de gare gavant une oie. Mais il y a aussi le grand-père hypnotiseur de tanks, le tonton photographe à la main baladeuse, tout un petit monde qui se trouvait sûrement dans l'œuvre de l'écrivain adapté par Menzel, Bohumil Hrabal, mais qui prend vie soudain dans un réalisme tendre et cruel, devant la caméra. »
Paul-Louis Thirard, Positif n°92, février 1968



Tchécoslovaquie • 99 min • 1980 • Couleur • VOSTF • VERSION RESTAURÉE
PRIX DU JURY VENISE 1981 - LUMIÈRE CLASSICS 2020 - FESTIVAL D'ARRAS 2020

Au début des années vingt, Francin dirige la brasserie d'un petit village et tente de la développer. La chevelure de Maryška, sa femme, cascade de boucles blondes, fait l'orgueil des villageois. Elle adore la bière, la bonne nourriture et être entourée d'hommes, ce qui agace fortement son mari... Pourtant, ils s'aiment profondément et il supporte - tant bien que mal - son exubérance et sa libre sensualité. Mais Pépin, le frère de Francin, débarque et bouleverse tout ce petit monde...

Nouvelle adaptation par Jiří Menzel d'un roman de Bohumil Hrabal (*La Chevelure sacrifiée*, 1974), le film est une des œuvres majeures du cinéaste. Magda Vášáryová, illustre et délicieuse actrice tchèque, illumine le film. Bohumil Hrabal participe de nouveau directement à l'adaptation, garant de l'humour, de la subtilité du scénario et d'un ton inimitable. *Une Blonde émoustillante* invite le spectateur dans un univers rabelaisien où se côtoient des personnages hauts en couleurs. Maryška ose faire ce que les autres ne font que rêver et avec Pépin se livre à mille plaisanteries. Le film est rempli de scènes à la fois délicieusement érotiques et franchement comiques. Une ode aux plaisirs de la vie qui incite le spectateur à la déguster sans modération.

« Un Menzel en état de grâce qui ne raconte presque rien, mais qui recrée une atmosphère des années 20 pleine de joie de vivre et d'aimer. Un petit village et sa brasserie, une très belle femme mariée (Magda Vášáryová) qui aime bien boire et bien manger, ses très longs cheveux qui sont la gloire du pays, son mari employé à l'usine, son frère qui vient en visite et qui hurle tout le temps, les ouvriers et les paysans qui ont fonction de chœur. (...) La fresque nostalgique de Menzel a la légèreté des chefs-d'œuvre de Tati. On rit beaucoup, on a des sensations vraiment physiques devant les excès culinaires et joyeux de ses heureux personnages. C'est un de ces rares films enchantés où on a peur que quelque chose ne vienne troubler soit le style raffiné soit la matière impalpable. Mais rien n'arrive, et Menzel révèle toutes ses qualités de metteur en scène, son optimisme désuet n'étant pas la moindre. »

Extrait de la critique de L.C. parue dans POSITIF, n° 244-245, juillet 1981.



Trains étroitement surveillés

Alouettes, le fil à la patte

Jiří Menzel

La comédie est une arme

Une Blonde émoustillante

malavida présente
Lumière CLASSICS
ARRAS FILMFESTIVAL

di
CFCOE
NFA malavida



Alouettes,

le fil à la patte

Tchécoslovaquie • 90 mn • 1969 • Couleur • VOSTF • VERSION RESTAURÉE
Ours d'Or Festival de Berlin 1990

Années 50. Dans un dépôt de ferraille travaillent des prisonnières, condamnées pour avoir tenté de quitter illégalement le pays et des hommes soupçonnés de ne pas s'enthousiasmer pour le régime. Tout ce petit monde suit avec bienveillance l'amour de Pavel pour la jeune prisonnière Jitka. Lors d'un conflit avec la direction, le communiste Mlíkař, le seul volontaire, devient leur porte-parole. Mais il est rapidement arrêté, et disparaît...

Après le succès des *Trains étroitement surveillés*, il adapte - toujours avec Hrabal lui-même - une nouvelle : *Vends maison où je ne veux plus vivre*. Mais entre la préparation du film en 1968 et son tournage en 1969, la Normalisation est passée par là : le film sera immédiatement interdit, et ce jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989. Ce sera la redécouverte et la consécration à la Berlinale en 1990. Aujourd'hui, ce chef-d'œuvre de plus n'a pas pris une ride, irrésistible de drôlerie, toujours entre tendresse et gravité. Il jongle entre dialogues poétiques et drolatiques, entre désir amoureux et sous-texte politique, menant ses personnages - le plus souvent des anti-héros - jusqu'à la tragicomédie, soignant avec malice les détails de la vie quotidienne.

« **A**près bien des films ternes qui témoignent de la division du cinéma actuel entre une expérimentation sans moyens, qui ne quittera jamais le circuit des festivals, et une production tout droit destinée à l'exploitation télévisuelle, le Festival de Berlin nous a enfin proposé la vraie surprise qu'on attendait depuis des jours. (...) Le ton, qui n'étonnera pas les habitués de Menzel, est celui de la satire la plus grinçante. Au fur et à mesure que le film se déroule, la critique politique s'estompe et laisse la place à l'autre courant d'inspiration de Menzel, la veine douce-amère, nostalgique, qui, dans la description de la vie sentimentale, n'est pas indigne, dans ses meilleurs moments tout aux moins, de Chaplin. » L'HUMANITE, Jean Roy, 24 février 1990

« **E**t voilà que nous arrive, avec plus de vingt ans de retard, ce film tourné en 1968 et resté, depuis, dans le placard de la censure. Succès à retardement, ce qui permet à Menzel d'accomplir un autre exploit cinématographique : achevé en 1969, *Alouettes* remporte l'Ours d'or à Berlin en 1990 ! Apparemment conçu dans le vent de liberté qui a précédé la répression du printemps de Prague, *Alouettes* n'y va pas par quatre chemins pour épingle les méfaits de la politique stalinienne d'alors : aucun didactisme, aucune démonstrativité dans la forme adoptée, qui est celle d'une fable tour à tour drôle et grave, farfelue et poétique, dans la manière habituelle du cinéaste. (...) Le décor est celui d'une décharge de ferraille où travaille un groupe d'anciens « bourgeois » en rééducation politique : anciens commerçants, intellectuels ou « libéraux », la communauté hétéroclite s'adonne avec le sens de l'humour à plusieurs dérivatifs. Le plus subversif consiste à perturber toutes les instances officielles qui tentent de faire du chantier un endroit modèle de la victoire du socialisme. Le plus défoulant consiste à draguer les prisonnières étonnamment sexy du camp voisin, avec la complicité tacite d'un jeune gardien un peu dépassé par les événements. Ce qui est raconté serait terrifiant, si le ton moqueur du réalisateur ne venait à tout moment désamorcer la tragédie (...).

Ailleurs, c'est la tendance « graveleuse » de Menzel qui nous vaut des moments réjouissants, comme dans cette séquence de voyeurisme collectif nocturne, où nos prisonniers observent rituellement le déshabillage des femmes, à travers les palissades du camp. Ce goût du rituel, cette poésie du quotidien font tout le charme du style de Menzel. Le décor de la décharge est utilisé comme un immense bric-à-brac surréaliste, où des icônes délavées côtoient des monceaux de machines à écrire. Dans ce cadre inattendu, tous les personnages vivent, même les plus secondaires, même les plus antipathiques, et la caméra indiscreète nous fait partager leurs secrets. Les nuits conjugales du gardien qui a épousé une jolie gitane aux mœurs étranges, les perversions du responsable de chantier, les conversations mystico-politiques des « Intellectuels » du groupe, l'amour naissant de la plus jolie prisonnière et du plus jeune ferrailleur (suivi de leur mariage par procuration) : dans toutes ces descriptions, le regard acerbe de Menzel fait merveille. La façon dont il suggère, au sein du désespoir et du cynisme, une indéfectible solidarité, fait tout le prix de ce film : au milieu de la pluie, les personnages se réunissent autour d'un feu, et leurs mains se touchent à peine, mais on sent que le cercle d'espoir qu'ils tracent ne peut pas être détruit. Sensuel et corrosif, ce film aux couleurs vives admirablement préservées aurait pu être tourné aujourd'hui. » Yann Tobin, POSITIF n°352, juin 1990



Jiří Menzel sur le tournage de *Trains*.

Jiří Menzel : « Je dois dire que j'ai eu beaucoup de chance. J'ai commencé ma carrière à une période particulièrement heureuse, période où la répression communiste commençait à lâcher prise petit à petit. De fait, il y avait une grande énergie dans la société et commencer sa carrière à ce moment-là était particulièrement propice : je dois dire que peu de réalisateurs peuvent se vanter d'avoir eu un début aussi simple que le mien.

Nous étions dans une société qui devenait libre mais c'était une liberté limitée. En ce sens, nous avions toujours quelque chose à combattre. Quand on peut faire ce qu'on veut, il nous manque un adversaire et une motivation. La seule limitation que nous avons aujourd'hui, c'est l'argent et ça, c'est un adversaire qu'il est difficile de combattre.

J'essaie à chaque fois que je fais un film de l'imaginer tel que le verra le spectateur, comme si j'en étais moi-même le premier spectateur. C'est cela qui m'amène à tourner les choses parfois de façon un peu ralentie. C'est pour moi important que le spectateur ait une orientation claire du lieu où se déroule le film. On m'a appris qu'il fallait que le spectateur ne perde jamais de temps à se demander où se passe l'action donc je commence toujours le film en situant le lieu, l'espace, de façon à ce que le lieu où se déroule l'action soit très clair.

J'ai une grande proximité avec la vision du monde de Bohumil Hrabal, mais en même temps, nous n'avons pas exactement la même. Si vous regardez les livres que j'ai adaptés, vous verrez que j'en ai toujours sélectionné certaines parties, les parties probablement les plus joyeuses, les plus agréables. Mais on trouve dans les textes de Bohumil Hrabal beaucoup d'éléments tragiques, extrêmement durs parfois. J'ai toujours évité ces éléments-là parce que je ne me sentais pas capable de les affronter.

Je crois que tous mes personnages se caractérisent par leur vulnérabilité, et c'est ce que je cherche en fait chez les gens. Y compris dans mon choix des acteurs, je cherche des acteurs sur le visage desquels se lit une vulnérabilité.

Une autre chose est sûre, je déteste le pathos et tout ce qui est faux. Je cherche à faire des films qui donnent de la force pour vivre. »

Interview par Olivier Rossignot pour Culturopoing en 2015 (Traduction : Jean-Gaspard Páleníček).



Une Blonde émoustillante

Jiří Menzel



Jiří Menzel sur le tournage de *Trains*.

Né en 1938, Jiří Menzel apprend son métier à la FAMU, la célèbre école de cinéma de Prague. Il signe des courts-métrages avant de participer au film collectif *Les Petites perles au fond de l'eau* (1965), basé sur cinq histoires de l'écrivain Bohumil Hrabal, avec lequel il a une affinité particulière. Il éclate sur la scène internationale avec *Trains étroitement surveillés* (1966), film clé de la Nouvelle Vague tchèque.

Le réalisateur enchaîne ensuite les réussites, *Un été capricieux* (1967), puis *Alouettes, le fil à la patte* (1969), film interdit. L'élan libérateur du Printemps de Prague est brisé par l'invasion des chars en 1968, marquant le début de la Normalisation qui met un coup d'arrêt à la carrière de Menzel. Contrairement, à Miloš Forman, il choisit de rester au pays. Ce n'est qu'en 1975 qu'il reprend le chemin des studios, signant pendant les années 80 des films toujours aussi mordants, tel *Une Blonde émoustillante* en 1980. *Mon cher petit village* (1985), nommé aux Oscars, marque son grand retour sur la scène internationale.

Avec la chute du mur de Berlin, *Alouettes, le fil à la patte* sort enfin en 1990, et décroche l'Ours d'or à la Berlinale en 1990. Menzel continuera de tourner et de nous ravir avec des films pleins d'humour et de vitalité optimiste, comme *Moi qui ait servi le roi d'Angleterre* (2006) ou les *Don Juans* (2013), ratant de peu l'Oscar. Il est décédé le 5 septembre 2020.

Bohumil Hrabal

Né à Brno en 1914, Bohumil Hrabal étudie le droit à Prague mais doit interrompre ses études en 1939, à cause de l'Occupation allemande et de la fermeture des universités ; il exerce alors divers métiers : ouvrier sidérurgiste, voyageur de commerce, emballleur de vieux papiers, figurant de théâtre, cheminot... Ses premières publications datent de 1963 ; il devient rapidement un des écrivains les plus populaires de son pays.

Après l'invasion soviétique de l'été 1968 qui met fin au Printemps de Prague, il connaît des ennuis avec la censure pour « grossièreté et pornographie » et est interdit de publication de 1970 à 1976. Il compte parmi les signataires de l'Anticharte en 1977 et regagne ainsi la faveur du régime qui réenclenche le processus éditorial de ses œuvres. C'est durant cette période qu'il écrit ses principaux chefs-d'œuvre largement inspirés de sa vie dans un style où percent l'humour noir, le grotesque, l'ironie, la tendresse, et qui mêle le trivial (d'où l'accusation presque fondée de « grossièreté et pornographie ») et l'argot au raffinement d'une langue extrêmement poétique. Plusieurs de ses livres ont inspiré des films, Jiří Menzel en adaptera 6, d'autres ont connu la censure ou ont été pilonnés. Il meurt en 1997. (Wikipédia)



Hrabal sur le tournage de *Une Blonde émoustillante*.